

LISZT, LES KLINDWORTH

ET LES « RAPPORTS BELGES »

PAULINE POCKNELL

(McMaster University, Hamilton, Canada)

Si Liszt, le musicien, semble être assez bien connu, Liszt en tant qu'homme politique a été moins étudié. L'amitié qu'il porta à Agnès Klindworth, la fille de Georges Klindworth, induisit des actes politiques dont quelques uns sont envisagés ci-après.

Qui étaient les Klindworth? Cette question hanta leurs contemporains. De profession, les Klindworth furent des experts du trompe-l'oeil et du bluff. Parmi les bruits incertains qu'ils répandirent et les fausses pistes qu'ils créèrent se trouve pourtant une partie de vérité, car, en bons menteurs, ils entrelaçaient leurs récits de faits vérifiables. De nos jours, grâce aux documents conservés dans les diverses archives européennes, on peut distinguer le faux du vrai.

Johann Georg Heinrich von Klindworth naquit le 16 avril 1798 à Göttingen. C'est le troisième enfant d'un horloger et mécanicien à la cour du Hanovre¹. Grâce à une intelligence précoce, le jour de son seizième anniversaire, Georges obtint un diplôme de l'université de sa ville natale. Par la suite, il y étudia la philologie et conquit un titre de Docteur ès droit. Il semblait destiné à une brillante carrière universitaire. Mais après avoir essayé en vain d'obtenir un poste de maître assistant à Heidelberg, en 1819, il se vit obligé de gagner sa vie comme secrétaire de l'ambassadeur du Portugal à Berlin. En 1821, il s'y fit assez de relations pour que la Prusse l'embauchât comme agent. En janvier 1822, il mena avec succès une mission délicate à Francfort. Le 22 avril un article radical qu'il avait essayé, en agent provocateur, de faire publier sous couvert de l'anonymat par l'éditeur Friedrich Brockhaus provoqua un scandale. Malgré les discours prononcés en sa défense, il fut congédié le 4 mai. Aussitôt Klindworth se retira loin de Berlin pour mieux agir². Cet incident illustre parfaitement ce que fut sa carrière.

Les trois années qui suivent présentent une lacune biographique. Quand on retrouve sa trace en 1825, Georges Klindworth avait abandonné la confession d'Augsbourg pour se convertir au catholicisme. Peu après la naissance, le 19 octobre 1825 à Brême, de sa fille unique, Agnès, il obtint un poste de secrétaire et rédacteur de rapports auprès du jeune duc autocrate et excentrique Carl von Brunswick. L'acte de naissance de Agnès la nomme fille légitime de Georg Klindworth, directeur de théâtre et de son épouse Brigitta, née Bartels. Elle fut baptisée au temple protestant le 29 novembre 1825³. C'est elle la

¹ *Neue Deutsche Biographie*. Herausgegeben von der historische Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Berlin : Dunker und Humblot, 1952-. , vol. 12, p. 75 et les Ev. Luth. Kirchenkreisarchiv de Göttingen.

² STERN, ALFRED, « Georg Klindworth. Ein politischer Geheimagent des neunzehnten Jahrhunderts » *Bibliographie zur deutschen Geschichte*, 1927; *Historische Vierteljahrschrift*. Dresden : W & B. v. Baensch Stiftung, 1931, p. 431. (SGK); SAMAROV, GREGOR [OSKAR MEDING], *Memoiren zur beigeschichte*. II. *Das Jahr 1866*. Leipzig : Brockhaus, 1881 & 1884, p. 254 ; BROCKHAUS, H. E. , *Friedrich Arnold Brockhaus : Sein Leben und Wirken*, Leipzig : F. A. Brockhaus, 1881, vol. III, p. 262-270 ; VARNHAGEN VON ENSE, *Blätter aus der preussischen Geschichte aus dem Nachlasse Varnhagen's von Ense*, 2 tomes, Leipzig : F. A. Brockhaus, 1868, vol. II, p. 87 (VBPG).

³ CARL VON BRAUNSCHWEIG, PRINCE, *Denkwürdigkeiten des Herzog's Carl von Braunschweig*, Mit authentische Aktens-tücke. Cassel : Heinrich Hotop, 1844, vol. II, p. 672 (CBD) ; BRAUN-WIESBADEN, KARL, *Der Diamanten Herzog : Ein Deutscher Prinzenspiegel*, Berlin : A. Hofmann, 1881, p. 59 (BDH) ; Bremen. Standesbeamte Bremen-Mitte. Acte de naissance : Agnes Klindworth, n° 1090/1825.

future « amie » à laquelle s'adresse Liszt dans le troisième tome de sa correspondance éditée par La Mara. La mère d'Agnès avait douze ans de plus que son « mari » et, en 1825, approchait de la quarantaine, selon son acte de décès :

No. 3817 du troisième jour du mois de Septembre l'an mil huit cent soixante-quatre à onze heures du matin, Acte de Décès de Brigitte Christine Bartelsen, décédée le deux de ce mois, à six heures du matin rue de la loi no. 123, 5^e Der âgée de septante huit ans, huit mois, neuf jours, née à Flensbourg, Danemarck / domiciliée même maison, veuve d'Adolphe Eschel Bluhme, épouse de Jean Georges Henri Klindworth conseiller d'état, fille de Henri Chrétien Bartelsen et de Marguerite Catherine / nom de famille inconnu / conjoints décédés...

Elle était connue comme l'actrice Madame Bluhme ou Madame Bassalle ainsi qu'elle se nommait aussi, et comme la soeur du pasteur Bartels à Niendorf près de Hambourg. D'après les archives de Kiel et de l'église de Niendorf, à l'âge de dix-huit ans elle épousa Adolphe Eschel Bluhme, marchand. Leur fils Gustave naquit en 1810, l'année où son mari fit faillite². Ils disparaissent des registres de Kiel pour réapparaître bien plus tard comme propriétaires d'un théâtre ambulancier. Le 22 mai 1822, Varnhagen von Ense avait signalé la présence de leur troupe à Berlin : « Les gens [...] font attention [...] à Herr Blume »³. Klindworth s'enfuit-il de Berlin avec eux ?

Après l'avoir nommé conseiller d'état et Ritter des Kronordens (le « von » qu'emploie Klindworth semble donc légitime), Carl von Brunswick congédia Klindworth en 1829⁴. Les révolutions de 1830 et les caprices du duc se combinèrent pour qu'il perde le trône au bénéfice de son frère. Bientôt Klindworth, en pleine faveur, réapparut à Paris. En 1844, il figure dans les *Mémoires* de Carl von Braunschweig dans des chapitres intitulés : « L'incroyable opportunité de Klindworth » et « Les intrigues de Klindworth ». Le duc l'y accusa d'avoir été un agent prussien dans son cabinet, d'avoir miné ses efforts pour détrôner son frère usurpateur et pour garder ses 20 000 chevaux de sang et ses tonnes de diamants emmenés en exil, et même d'avoir volé l'argenterie de leur hôtel à Paris. Dans sa correspondance, Klindworth maintint avoir toujours été ce que le duc savait fort bien : le lien entre lui et le Chancelier Clemens von Metternich de l'Autriche. Mais il avait dû employer plus qu'une franche honnêteté et ingénuité pour lever toute une armée d'invasion (dont il énumère les bataillons) pour conduire les intrigues du duc pendant deux ans à Londres, à Paris, à Bordeaux, à Nice, et à Madrid. Ses lettres révèlent les sommes importantes qu'il fit payer au duc pour ses services, mais aussi son dynamisme, son sens de l'organisation, son intelligence, sa langue persuasive⁵. Quand enfin le duc abandonna ses prétentions au trône, et Klindworth, celui-ci se trouva bien plus riche qu'avant. Le reste de sa vie, il allait louer ses talents hors ligne au plus offrant.

Agnès et sa mère entrent en scène à Londres puis à Paris en 1831⁶. Les perspectives d'avenir d'Agnès, alors âgée de six ans, s'étaient grandement élargies. Devenue riche, catholique, et noble, elle était alors la fille d'un conseiller d'état qui allait bientôt assurer pour le gouvernement de Louis-Philippe les liaisons trop délicates pour être confiées aux services diplomatiques réguliers, surtout entre la France

¹ Bruxelles, Archives de la ville (B-Ba). Acte de décès : Brigitte Christine Bartelsen, n° 3817 du 3 septembre 1864.

² Kiel. Stadtarchiv. Der Magistrat, Landes-hauptstadt. a) Extrait du recensement (Volkszähl-Register) 13 février 1803. b) Extraits du *Bürgerbuch* 1700-1869, Ed. Johann Gronhof, Kiel 1958, au sujet d'Adolph Eschel Bluhme et de son épouse Brigitta née Bartels, tome 49, n° 5130.

³ Hambourg. Kirchenkreisverband Blankenese, Niendorf und Pinneberg--Geschäftsstelle-- a) Kirchenbuch. Extraits au sujet du Pasteur Bartelsen. b) Extrait du registre des actes de mariages et des actes de décès, Niendorf, evangelisch-lutherisch Kirchengemeinde : Gustav Adolf Bluhme, 1844, n° 38; Gustav Friedrich Bluhme, 1868, n° 22. (D-Hkbnp); CBD II : 672 n. 1; HEYMANN, FRITZ, « Liszt, Lassalle und die schöne Agnes. Nach unbekanntenen Akten und Briefen », *Vossische Zeitung*, 104, 5 mai 1929 (HLLSA); VBPG, vol. II, p. 124.

⁴ SCHNEIDER, EUGEN, *Aus der württembergischen Geschichte*, Stuttgart : W. Kohlhammer, 1926, p. 203 (SWG); STÄGEMAN, F. A. VON, *Briefe und Aktenstücke zur Geschichte Preussens unter Friedrich Wilhelm III.* Ed. Franz Ruhl. Leipzig : Duncker und Humblot, 1902, vol. II, p. 453 (SBA); CBD, vol. I, p. 203.

⁵ CBD, vol. I, p. 331, 339 et 344 à 346, vol. II, p. 631-634; 650; 651-658; 659-671; KLINDWORTH, M. DE [GEORG], « Les Mémoires de M. de Klindworth » *Revue de France* (Paris) t. 42, 15 août 1880, p. 617-640; 1^{er} septembre, 1880, p. 1-27 (fin) II : 2 & 20-33 (KMK).

⁶ CBD, vol. II, p. 650, 668.

et le prince Metternich¹. Elle allait recevoir à Paris l'éducation d'une grande dame, et de son père, surnommé « doyen du corps d'espionnage de l'Europe », une éducation bien plus rigoureuse encore.

Le premier ministre, le comte Louis-Mathieu Molé, l'ayant accusé, en 1838, d'avoir aidé des gouvernements étrangers, Klindworth s'exila à Naples où Agnès apprit l'italien². En 1840, le nouveau ministre des affaires étrangères, François Guizot, le réemploya. Pour rattraper ses pertes considérables Klindworth fut non seulement agent français, chef du bureau allemand, mais aussi agent prusse, russe et britannique³. Et ce fut en 1840 que son nom parut pour la première fois dans les archives du Wurtemberg, comme membre du cabinet secret et conseiller d'état⁴. Il lui fallait toute cette activité pour maintenir un train de vie princier à Paris. De plus il possédait une maison de campagne à Eltville près de Wiesbaden, comme refuge contre les mauvais jours et la révolution qu'il avait longtemps prédite à Metternich⁵.

Selon deux rapports secrets du 31 août et du 26 octobre adressés au commissaire de police à Dusseldorf, dès l'âge de dix-sept ans Agnès fut une active collaboratrice de son père :

Son père voyageait pendant quatorze ans pour affaires diplomatiques. Sa fille l'accompagnait d'habitude. Pour cette raison elle est habituée à l'étiquette des cours et connaît les familles nobles de tous les pays, et sa conversation, d'un intérêt magnétique est encore plus attachante à cause de sa naïveté. Monsieur le conseiller royal et sa fille fréquentent constamment la société la plus haute et la plus conservatrice.

L'informateur la trouvait également belle, mince, vivace, cultivée, musicienne, maîtresse de plusieurs langues⁶.

À la fin de la guerre de Crimée, le chef de la police prusse, Wilhelm Stieber, sonda le rôle des Klindworth dans un larcin d'armes à Dusseldorf, armes envoyées en Russie pour y servir de modèles pour l'établissement d'usines d'armements modernes. Père et fille fréquentaient à ces fins des gens tels que Ferdinand Lassalle, fondateur de l'Association générale des travailleurs allemands, dont Agnès eut une fille, Fernande, en décembre 1856⁷. Avec des dons de persuasion dignes de son père, elle avait hypnotisé son interrogateur par un habituel mélange de vraisemblance et de vérité. Elle était charmante, désarmante, et très dangereuse.

Quand, en 1848, la révolution éclata en France pour se répandre comme tache d'huile à travers l'Europe, tout comme Louis-Philippe, les Guizot, les Metternich, ou encore Karl Marx, les Klindworth s'enfuirent à Londres. Dès le 31 juillet, ils se retrouvaient être des informateurs de Disraeli⁸. Une lettre du 23 février 1849 de Disraeli à Metternich révèle le rôle d'intermédiaire d'Agnès : « Vous trouverez ci-joint ce que j'ai reçu hier après-midi de M^{lle} K. et je vous l'expédie par porteur »⁹. En même temps, Klindworth cultivait son adversaire dans le gouvernement britannique, Lord Palmerston, et avec un succès tel qu'il resta son informateur jusqu'à la mort de celui-ci en 1865¹⁰. Toujours en bons termes avec

¹ *Revue retrospective ou archives secrètes du dernier gouvernement* (Paris), n° 3, 1848. Georges Klindworth. *Mémoire au roi*, Naples, 29 décembre 1838, p. 88-93. (RR); METTERNICH, PRINCE CLEMENS, *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich, Chancelier de Cour et d'Etat*. Ed. Prince Richard de Metternich. tome VII, 1816-48; tome VIII, 1848-59. Paris : Plon, 1883 & 1884. Vol. VII, p. 312; 332-333 et 388. (MMDE).

² RR, p. 93.

³ SGK, p. 436; AUERBACH, DR. LEOPOLD, *Denkwürdikeiten des GeheimenRegierungsrathes Dr. Stieber : aus seinem hinterlassenen papieren*, Berlin, 1884, p. 44 (ADS).

⁴ SWG, p. 203.

⁵ SGK, p. 435.

⁶ HLLSA.

⁷ ADS, p. 40-45; B-Ba : Acte de naissance : Fernande Agnès Street, 19 décembre 1856, n° 5354; LASSALLE, FERDINAND, *Ferdinand Lassalle. Nachgelassene Briefe und Schriften*. 5 tomes. Ed. Gustav Mayer. Stuttgart : Deutsche Verlags, 1924, vol. IV, p. 482, 12 septembre 1857 (LNBS).

⁸ Oxford. Bodleian Library. a) B/XVIII/C3, 31 juillet 1848; B/XVIII/C/ 4, 14 août 1848, lettres de Georges Klindworth pour arranger des rendez-vous avec Disraeli. b) Rapports de Klindworth à Disraeli 1853-54, B/XVIII/C/6-C9.

⁹ DISRAELI, BENJAMIN, *Benjamin Disraeli Letters*. Ed. M. G. Wiebe et al. Vol. 5 (1848-1851) Toronto : University of Toronto Press, 1993 : n° 1789, p. 145 (DL).

¹⁰ *Franz Liszt's Briefe*. Gesammelt und herausgegeben von La Mara. 8 tomes. Leipzig : Breitkopf & Härtel, 1893-1905. Vol. III, p. 173-174. (LB).

Guizot, qui les récompensait par une pension de dix mille francs par an¹, du 1^{er} juillet jusqu'en octobre, ils rédigèrent pour le prince Metternich le *Spectateur de Londres*, journal francophone qui affichait les idées de *statu quo* de l'ancien Chancelier². Déjà en mai 1848 l'épouse de Metternich avait exprimé sa peur dans son journal : « Klindworth, cet être qu'on ne peut éviter, qui se montre partout et sous toutes les formes, est aussi à Londres [...] Il me fait l'effet d'un odieux parasite, et je ne puis m'empêcher d'éprouver une certaine anxiété quand je le vois »³.

En automne 1848, la presse française railla Agnès comme « écouteuse aux portes ». Après qu'un article de *La Revue retrospective* eut dévoilé les sommes secrètes payées par Guizot à Klindworth entre autres⁴, le 4 juillet, *Le National* dévoila le rôle de Klindworth et de sa fille en tant que informateurs de Guizot. Klindworth se défendit le 8 juillet dans *Le Spectateur*. Selon lui, son emploi avait été « purement diplomatique ». Tout en trouvant l'adverbe superflu, le 20 juillet, *Le National* démontra « l'emploi de la pensionnaire », Agnès, en publiant une lettre de sa main écrite de la part de son père, où elle racontait des propos quelque peu subversifs tenus par le ministre Thiers. Elle n'en continua pas moins tranquillement ses occupations.

Pour refaire sa fortune au plus vite, Klindworth chercha d'autres protecteurs que ses anciens patrons en exil. Malgré la méfiance de tous, il était le meilleur agent d'Europe : des offres ne manquèrent point. Dès octobre 1848, il faisait la liaison entre le roi de Wurtemberg et les cours de Bavière et de Prusse⁵. Bientôt il fut ministre d'état dans le cabinet secret. Six mois plus tard, Agnès quitta Londres pour le rejoindre au château de Stuttgart⁶. S'en suivirent quatre années de diplomatie délicate avant que l'inévitable n'arrivât. Wilhelm de Wurtemberg congédia Klindworth vers la fin de 1852⁷. La raison en était que ses activités multiples payées par d'autres puissances semblaient menacer les affaires du Wurtemberg. Aussi vite, la Bavière et la Prusse le laissèrent tomber. Maximilien II de Bavière dit : « Il a beau affecter l'air d'un homme d'état tout tourne toujours à son propre avantage »⁸. Le ministre Wendland avait déjà prévenu son roi du danger que représentait Klindworth autant comme ami que comme ennemi⁹. En revanche Friedrich Wilhelm de Prusse le trouva « exceptionnellement intelligent, aux aperçus profonds, muni de la plus grande et la plus rare connaissance des événements et des gens et d'une souplesse et d'une variété de talents sans pareil »¹⁰. Ce fut cette dernière qualité qui effaroucha ses ministres. Le comte de Brandebourg se demanda comment le roi de Wurtemberg en était arrivé à employer un homme de réputation si noircie. Pour lui, Klindworth était « un individu qui donne le cauchemar »¹¹.

Comme d'habitude les Klindworth se retirèrent dans leur campagne rhénane pour ramasser leurs forces. Après leur avoir rendu visite le Prince Karl Braun-Wiesbaden raconta ses impressions : « Il y avait chez lui une demoiselle qu'on appelait 'Die schöne Agnès', et je dois dire qu'elle méritait ce surnom. Son père écrivait pour l'Autriche dans l'*Oberpostzeitung*, la belle Agnès faisait de même pour la Prusse dans le *Frankfurter Journal*. Le Prince préférait ses articles à elle »¹².

¹ SGK, p. 436; LNBS, vol. IV, p. 98-99; DOEBERL, M., *Bayern und die Deutsche Frage in der Epoche des Frankfurter Parlaments*. Munich : R. Oldenbourg, 1922. (DBDF).

² MMDE, vol. VIII, p. 182 ; DL, n° 1699 n. 3; n° 1737 n. 4; n° 1789 n. 1.

³ MMDE, vol. VIII, p. 18-19.

⁴ RR, p. 38 & 39 n. 1.

⁵ SWG, p. 204-217; DBDF, p. 80-96.

⁶ ADS, p. 45.

⁷ BISMARCK, OTTO, *Die Gesammelten Werke*. I. Auflage. II. Gedanken und Erinnerungen. Anhang, Aus Bismarck's Briefwechsel. Stuttgart : J. G. Cotta'sche Buchhandlung, 190 : vol. I, p. 237 (BGW).

⁸ DBDF, p. 89.

⁹ DBDF, p. 90.

¹⁰ SWG, p. 213.

¹¹ DBDF, p. 94.

¹² BDH, p. 60-61.

Peu après, Agnès se sépara de son père pour devenir l'élève de Franz Liszt à Weimar. La date de son arrivée n'est pas certaine. C'était après la première visite de Lassen au mois de mars 1853¹. Au printemps 1854, elle y était déjà installée comme étudiante d'harmonie de Peter Cornelius². La Mara la présente comme jeune mère obligée de se faire une carrière de professeur de piano pour élever seule ses deux jeunes fils³. En 1853 elle n'avait pas d'enfant. Le premier, Georges, serait né le 21 janvier à Hambourg de père inconnu (selon le certificat de baptême du 12 septembre établi après un délai exceptionnellement long⁴). Peu après le baptême, elle amena le petit Georges à Weimar où elle continua ses études.

Pourquoi y revint-elle ? Elle avait évidemment du talent musical pour oser s'y aventurer, mais pas autant, par exemple, que son cousin Karl Klindworth, élève de Liszt, qui s'établit à Londres en février 1854. En temps d'infortune on trouve de nouveaux maîtres. Le biographe populaire Victor Seroff affirme qu'Agnès y poursuivait comme toujours les intérêts de son père, qu'elle y eut une mission double du gouvernement russe : espionner Liszt, sa maîtresse la princesse Carolyne von Sayn-Wittgenstein, et les réfugiés politiques qu'ils rencontraient à Weimar, de séduire Liszt pour l'arracher des bras de Carolyne⁵. Victor Seroff ne fournit pas de document, mais de tels contrats ne s'écrivent pas.

Les circonstances appuient la thèse de Seroff. En 1840, Georges Klindworth aurait été agent russe. Dès l'été 1855, Il fut agent du nouveau tsar Alexandre II, ce dont Liszt fut au courant. Le 19 juin 1855 il avertit Agnès : « [...] pratiquer le moins longtemps possible l'équilibre européen à St P[étersbourg] quelque indifférente que puisse être cette circonstance si on est de force à la porter. Pour toi, il faut que tu restes à Bruxelles et que tu emploies ton temps à lire et à écrire [...] »⁶. Klindworth fut en quête de nouveaux contrats en 1853-54. Au temps de la guerre de Crimée, les Klindworth eurent l'avantage sur beaucoup d'espions russes (comme Madame de Lieven qui venait de se voir exiler de France) en ayant le droit d'entrée en Angleterre, en France, et en Autriche, qui malgré sa neutralité officielle faisait tout pour appuyer l'Empire ottoman. Weimar fut un poste d'observation important au centre de l'Allemagne. Par ses mariages, la cour avait des alliances très puissantes (avec les Pays-Bas, la Prusse, la Russie, le Wurtemberg et même l'Autriche).

Ce qui est sûr c'est qu'un mois après la mort du tsar Nicolas I, lorsque, le 5 avril 1857⁷, Agnès partit secourir son père soudain en difficulté, Liszt était éperdument amoureux d'elle. L'annulation du mariage de la princesse Carolyne fut aussi lointaine que jamais.

Grande, blonde, catholique, spirituelle, vivace, d'une politesse exquise, d'un chic parisien, intelligente, musicienne, d'un air réservé qui intriguait, Agnès avait tout pour charmer Liszt, sa beauté exceptionnelle en premier lieu⁸. En décembre 1839, Liszt avait écrit de Vienne à sa maîtresse la Comtesse d'Agoult : « Je ne sache absolument aucune femme ici qui me plaise un tant soit peu physiquement et vous savez que c'est le seul côté par lequel je suis prenable aux heures de distraction ou de trop violent ennui »⁹. A Weimar il n'était plus dans une situation à se laisser attirer par la beauté, quelque violent que fût son ennui. Il lui fallait marier convenablement ses filles Blandine et Cosima.

¹ LB, vol. III, p. 65, 1 mars 1856.

² CORNELIUS, CARL MARIA, *Peter Cornelius, der Wort- und Tondichter*. I. *Von Mainz bis Wien*. Regensburg : Vosse, 1925, vol. I, p. 179-180.

³ LB, vol. III, p. vi.

⁴ Hambourg, Staatsarchiv, Senat der Freien und Hansestadt. a) Extraits au sujet d'Agnes Street et de Brigitte Klindworth : *Meldewesen*, 1853-1854, A1, Bd. 22, p. 8, 129 et 201. b) Certificat de baptême d'Ernst August Georg Klindworth, n° 80, 1854, Katholische Gemeinde, le 12 septembre 1854.

⁵ SEROFF, VICTOR, *Franz Liszt : an Illustrated Biography*. New York : MacMillan, 1966, p. 108.

⁶ LB, vol. III, p. 30.

⁷ RAABE, PETER, I. *Liszt's Leben*, II. *Liszt's Schaffen*. Ed. rev. Tutzing : Hans Schneider, 1968, vol. I, p. 290.

⁸ *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Emile Ollivier*. Ed. Daniel Ollivier. (Paris : Grasset, 1936), p. 109 (LCLF) ; LA MARA, *Liszt und die Frauen*, Leipzig : Breitkopf & Härtel, 1911. 2^e éd., 1919, p. 221 (LLF) ; *The Letters of Franz Liszt to Olga von Meyendorff, 1871-1886*. Trans. William R. Tyler. Ed. Edward N. Waters. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1979, p. 333 (LLOM).

⁹ *Correspondance de Liszt et de Madame d'Agoult*, 2 tomes. Publiée par M. Daniel Ollivier Paris : Grasset, 1933 & 34, vol. I, p. 311-312 (CLA).

Pour elles, il ne devait plus risquer le scandale. Il dépendait de la cour de Weimar (malgré son mécontentement des subventions accordées au théâtre) et surtout, puisque tout ce qui concernait l'église romaine en Russie était le fait du tsar, il lui fallait l'appui de sa patronne, la grande duchesse Maria Pavlovna, auprès de son frère Nicolas I, puis de son neveu Alexandre II, dans l'affaire de l'annulation du mariage de la princesse Carolyne. Il est vrai qu'en 1853 les perspectives de son mariage avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein semblaient mornes. Le troisième appel venait d'être rejeté par le Métropolitain de Saint-Petersbourg, en 1852¹. Mais, même s'il n'espérait plus, même s'il ne se sentait plus aussi épris de Carolyne qu'il le proclamait presque quotidiennement dans les billets qu'il lui adressait (et a-t-on le droit d'en douter?), son honneur exigeait qu'il restât loyal envers une femme qui avait sacrifié pour lui toute son âme et une fortune bien autrement impressionnante que ce que possédait ce petit duché de Saxe-Weimar. Il aurait fallu une provocation irrésistible pour faire fléchir le Liszt des années 1850. Agnès dut la fournir.

De profession Agnès était une causeuse extrêmement sensible qui savait écouter. Dans ses premières lettres de 1855 qu'il lui adressa, Liszt proclamait son amour sur tous les tons : « Ne craignez pas de m'en dire trop long [...] Ecrivez-moi comme si nous causions auprès de ce poêle où je m'étais arrangé une ottomane d'un bûcher »², « A quelque minute qu'une de ces niaiseries viennoises me trouve [(par le courant électrique propre aux amoureux)] elle est certaine de rencontrer une marée montante de niaiseries analogues dans mon cœur »³, « Toute ma vie n'est que tristesse et gémissement, tu le sais, car tu connais l'inguérissable plaie de mon âme. Aussi ne parlé-je qu'à toi, toujours et sans cesse »⁴, « [...] fais de moi ton 'confessionnel' comme tu dis si bien [...] Laisse les rayons de mon [amour] se répandre et pénétrer comme un baume dans les plus profonds replis de ton âme »⁵. Ce fut d'une communication transparente, consolante, et mutuelle dont le musicien eut soif. Ses lettres révéleront aussi sa connaissance approfondie du passé et des chagrins d'Agnès.

Sans beaucoup développer son idée, le musicologue hongrois Emile Haraszti suggère leur premier sujet de conversation : la politique⁶. Agnès avait apporté à Weimar, ce « village-résidence », comme elle l'appelait⁷, l'arôme excitant de la haute société cosmopolite de Paris, le milieu de Liszt depuis son adolescence jusqu'en 1847. Par leur éducation parisienne, tous les deux avaient subi l'influence du Romantisme et des mœurs très libres de l'époque. Tous deux souscrivaient à la notion de l'amour comme passion accablante et irrésistible entre deux âmes d'élite. Les « courants électriques » aidant, arriva inévitablement « le moment qui les vainquit »⁸.

Cependant, il faut faire la part du calcul dans cet abandon mutuel. Pour Agnès aussi le secret était essentiel, le mariage hors de question. Déjà mariée ou non, comme agent de son père, elle fut, selon Liszt, pratique et pourvue de bon sens⁹. Elle ne devait jamais attirer l'attention sans le vouloir exprès pour des fins politiques. Du reste, elle comprenait les priorités de Liszt à l'égard de la princesse. Ils purent donc se fier absolument à la discrétion de l'autre - ce que l'avenir a bien prouvé.

Mais une correspondance si longue et assidue de Liszt frappe par sa rareté. A part cette passion qui avec ces gens mondains aurait pu se consumer bien vite et se terminer sans regret ni rancune selon les mœurs du temps, Agnès et Liszt forgèrent, avec les années, un lien d'amitié, d'appui mutuel, qui dura jusqu'à la mort du musicien. Cette amitié fut-elle simplement un abri et une consolation secrète dans une

¹ WALKER, ALAN, *Liszt, Carolyne, and the Vatican : The story of a thwarted marriage (as it emerges from the original Church documents edited and translated by Gabriele Erasm)*, Stuyvesant, N. Y. : Pendragon Press, 1991, p. 8-9 et 129 (WLCV).

² LB, vol. III, p. 3, 11 avril.

³ LB, p. 8, 21 avril. L'expression entre crochets se trouve dans Darmstadt. Hessische Landes-und Hochschulbibliothek. Musikabteilung. Originale der Briefe Liszts « An eine Freundin » (D-DS).

⁴ D-DS, 4 mai.

⁵ LB, vol. III, p. 25, 10 juin. L'expression entre crochets se trouve dans D-DS.

⁶ HARASZTI, EMILE, *Franz Liszt*, Paris : Picard, 1967, p. 170 (HFL).

⁷ LB, vol. III, p. 141, 17 décembre 1860.

⁸ LB, vol. III, p. 37, 28 juillet 1855.

⁹ LB, vol. III, p. 36, 21 juillet 1855; p. 47, 22 septembre 1855.

vie publique vouée nécessairement au factice? Si au début Agnès agit en séductrice froide et exercée, en agent politique expert, elle et son père n'auraient pas tenu compte des traits de bonté, de générosité, de sentimentalité, de soif de la foi religieuse, ni de la personnalité charismatique de Liszt. La trompeuse fut trompée, par son propre cœur.

Pourtant, Agnès s'en alla poursuivre ses propres priorités. Elle voyagea à Paris, compta aller à Londres, toujours dans les intérêts d'un journal projeté par Georges Klindworth, et finit à Bruxelles au début mai 1855¹. Son père venait d'y élire domicile, peut-être à cause de la grande liberté de la presse belge, de la grande tolérance envers les réfugiés politiques (fin agent diplomatique lui-même, le roi Léopold I aimait les avoir sous la main); de la position de Bruxelles comme plaque tournante de l'Europe, et aussi de la présence de nouveaux protecteurs belges qui ne nous concernent pas dans le cadre de cette étude. De plus, Agnès était enceinte de cinq mois. Il était temps de rejoindre sa famille.

L'acte de naissance à la maison communale de St-Josse-ten-Noode de son deuxième fils le déclare né le 18 juillet d'Agnès Klindworth [*sic*], 27 ans, et du militaire Ernest Denis-Street, 30 ans, les deux de nationalité française, domiciliés à Paris. L'enfant reçoit les prénoms de son premier fils². La part du vrai y est minime. Fallait-il donc le cacher? Sur sa demande de naturalisation française, en 1893, ce « Charles » Street, comme il s'appellera plus tard, se dit enfant naturel et laisse croire que son père était anglais³. Charles Street devint un grand industriel et inventeur français (l'explosif « la cheddite » par exemple)⁴.

A Bruxelles, Agnès joua le rôle de secrétaire et agent de son père jusqu'en 1868, date à laquelle père et fille retournèrent définitivement à Paris pour y continuer leurs occupations habituelles. Deux recensements de 1856 et 1866 donnent, entre bien des déclarations fausses, leurs adresses successives à Bruxelles. Elles indiquent leur ascension matérielle et sociale :

Extrait des deux recensements de 1856 et de 1866. Ville de Bruxelles⁵.

1. Klindworth, Georges. Hanovre 11 mai 1804 (56) Dr. ès droit / Gottines 1798 (66) Rentier. Veuf.
2. Denis-Street, Agnès Brêmes 15 juin 1832 (56) Ménagère / Brêmes 18 octobre 1828 (66) Veuve.
3. Denis-Street, Georges Hambourg 11 octobre 1853 (56) / Hambourg 21 janvier 1854 (66)
4. Street, Charles Hambourg 16 avril 1856 (66)

Adresses successives des Klindworth :

rue de l'observatoire 25 (1856); rue Belliard 42 (depuis le 9 septembre 1857); rue de la loi 123 (depuis le 24 août 1863). Ils se firent rayer des registres le 28 février 1868.

Pour être près de chez Agnès à ses passages par Bruxelles, Liszt descendit-il au prestigieux Hôtel Bellevue et de Flandres, place Royale. Il y demeura les 6 & 7 mai et du 9 au 11 juin 1861; les 23 et 30 avril 1866.

Dans ses lettres à Agnès des années cinquante, Liszt révèle sa connaissance des détails de ses activités politiques, mais on en retire l'impression que c'est surtout à cause de son affection pour la femme, du souci de son bien-être, qu'il s'y intéresse et la conseille. En témoigne, en automne 1855, l'approbation de Liszt (exprimée de façon oblique par nécessité) pour les approches qu'Agnès fait au roi de Wurtemberg, et sa joie quand elle en reçoit de bonnes nouvelles. « Votre idée de Stuttgart me paraît excellente [...] quand il y aurait un résultat, informez-m'en de suite », « Je voudrais pour votre retour de

¹ D-DS, 4 mai.

² Archives de l'Administration communale de Saint-Josse-ten-Noode, 1030, Bruxelles. Acte de naissance : Ernest Auguste Georges Denis-Street ["Charles" Street] n° 272, 18 juillet 1855.

³ Paris. Archives de France. Légion d'Honneur. Documentation au sujet d'Ernest « Charles » Street. F12 8736b) Street, Ernst Auguste Georges (Charles) dossier de domicile à Paris, 26 juin 1886 (Bureau des Sceaux, dossier 2716/X 86) c) Dossier de demande de naturalisation française du 22 août 1892.

⁴ Paris. Institut national de la propriété industrielle (INPI). Brevets de Charles Street : a) 265 29823 mars, 1897 : Nouvel explosif. b) 267 40729 mai 1897 et 24 août 1897 : Perfectionnements apportés aux explosifs. c) 289 585 Production de l'oxyde de chrome par l'électrolyse.

⁵ B-Ba : Recensement 1856 : Register T, f. 1008 et Recensement 1866 : Register V, f. 489.

Stuttgart inventer un proverbe 'mêmes gilets mêmes sentiments' et en l'honneur de S. M. W[ilhelm] remettrai ce matin le gilet rouge que vous prétendiez être exactement pareil au sien. », « Enfin voilà une bonne nouvelle - et mon nouvel art de divination à l'aide de gilets rouges ne m'avait pas trompé »¹. Il sait séparer la femme aimée des idées qu'elle prône et auxquelles il s'oppose - surtout sa haine railleuse de Napoléon III. Par exemple, le 7 août 1860, Liszt lui écrit : « Lors même que mes opinions politiques auraient le désavantage de différer des vôtres je me flatte néanmoins que nous nous entendons sur le fond des choses. Concédez-moi seulement que Louis Napoléon est un grand homme, à la taille de son époque, et le reste s'arrangera... »² Jamais elle ne le concéda - le reste s'arrangea toujours.

Liszt brûlait les lettres d'Agnès, une fois lues, et pensait qu'elle en faisait de même des siennes « chaque douzaine accomplie »³. Les archives de Weimar conservent une lettre d'elle et quatre rapports politiques de 1867, comme le signala déjà, en 1986, Klára Hamburger⁴.

LISZT, HOMME POLITIQUE

En 1937, Haraszi avait déjà nié que Liszt fût l'auteur des ouvrages littéraires et des articles parus sous son nom. Selon lui ses deux compagnes officielles les auraient rédigés. Il constate que « Liszt n'a jamais rien écrit, sauf ses lettres privées »⁵. Un essai de reconstruction des quelques cent soixante-dix lettres fantômes d'Agnès indiquées par les réponses de Liszt me permet de constater aujourd'hui un fait fort intéressant à propos de la paternité de maints passages politiques dans la correspondance de Liszt. Ce sont des extraits des rapports secrets faits par Georges Klindworth pour les ministres des affaires étrangères à Vienne, le comte Johann Rechberg, puis le comte Friedrich Beust.

Pendant son séjour à Bruxelles, Klindworth transmet ces rapports par l'intermédiaire du baron Carl Alexander Hügel, attaché de la Légation d'Autriche. Les archives du Haus-Hof-und Staats-Archiv à Vienne les classent selon la ville d'origine. Voilà les « rapports belges » du titre de cet article. En copiant pour son père, il semble bien qu'Agnès en fit copie double pour Liszt, qui les recopia pour d'autres correspondants. Il existe des dizaines et des dizaines de passages conformes Klindworth/Liszt dans les archives autrichiennes et ailleurs. Comme preuve de ce fait trois petits passages sont repris ci-dessous. Le reste paraîtra plus tard dans mon édition de la correspondance de Liszt à Agnès Klindworth et dans un autre ouvrage projeté.

LES TRANSCRIPTIONS KLINDWORTH/LISZT

Le tout premier exemple décelé jusqu'ici dans sa correspondance se situe le 11 mai 1859. Liszt remercie Agnès : « Votre anecdote sur la conversation de Mr. Lenor[mant] avec Pie IX est on ne peut plus amusante, quoique l'authenticité m'en paraisse un peu suspecte. Je suis du reste parfaitement de votre avis pour ce qui est de la situation politique présente, dans laquelle Louis Napoléon ne fait que mettre en action son programme des 'Idées napoléoniennes' »⁶. Sans dévoiler sa source, Liszt copia l'anecdote pour la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein en visite à Munich avec sa mère, la princesse Carolyne. Les Klindworth auraient tenu le renseignement de Guizot, ami de longue date de Charles Lenormant⁷.

¹ LB, vol. III, p. 47, 22 septembre; p. 48, 7 octobre; p. 49, 19 octobre.

² LB, vol. III, p. 129.

³ D-DS, 14 juin 1855.

⁴ HAMBURGER, KLÁRA, « Liszt and Emile Ollivier » *Studia musicologica*, XXVIII, 1986, p. 67. Notons que la seule lettre d'Agnes se trouve dans HURE, PIERRE-ANTOINE ET CLAUDE KNEPPER, « Huit Lettres inédites » *Silences* (Paris) n° 3, p. 30-32.

⁵ HARASZI, EMILE, « Le problème Liszt » *Acta musicologica*, IX, 1937, p. 130.

⁶ LB, vol. III, p. 119.

⁷ Né en 1803, Charles Lenormant était archéologue, historien et membre de l'institut. Il allait décéder en novembre de cette année 1859.

Ad No. 40 Bruxelles 4 Mai 1859 [main inconnue].

Jugement du Pape sur Louis Napoléon. Bruxelles 4. Mai 1859 [main d'Agnès].

Mr. Lenormant de l'Institut, connu pour son inépuisable érudition, était allé à Rome, il y a quelque temps, pour présenter son fils au Pape et pour le faire bénir par Sa Sainteté. Il fut parfaitement reçu par le Saint-Père qui, après la bénédiction, lui parla longuement de la France et surtout de l'Empereur des Français. « Que pensez-vous, Monsieur, demanda Pie IX, de la foi de Louis Napoléon? » « Très Saint-Père, répondit Mr. Lenormant, il est fort difficile à un catholique de juger de la foi d'un autre! ». « Vous avez raison, reprit le Pape, mais enfin, malgré cela, je désirerais connaître Votre opinion là-dessus ». Mr. Lenormant, assez embarrassé de la persistance du Saint-Père, s'en tira, en disant que « le pape pouvait Lui-même se faire une idée des sentiments religieux de ce Souverain quand il Lui aurait dit que l'Empereur Napoléon porte à son cou, dans un même Médaillon, une relique de la Sainte-Vierge et une amulette ayant appartenu à Mahomet et que le Sultan Lui a donné peu de temps avant la guerre en Crimée. » « Quelle superstition, mon Dieu! » s'est écrié le Saint-Père. Là-dessus on a parlé d'autre chose, et Mr. Lenormant a été congédié. Le Pape l'a accompagné jusqu'à la porte qu'il a fermée, puis, tout à coup Il l'a ouverte de nouveau, et a dit à Mr. Lenormant : « Je crois décidément que cet homme est la mauvaise bête de l'Apocalypse! ».

[texte de la main de Georg von Klindworth. Autriche. Vienne, Haus-Hof- und Staatsarchiv, Belgien Berichte. Korrespondenz Klindworth, 1859-69, Carton 19.]

Liszt à Marie zu Sayn-Wittgenstein. Löwenberg, 6 mai 59.¹

Puisque me voilà sur le chapitre des anecdotes je vous en raconterai encore une sans en garantir l'authenticité. Il y a quelques semaines M. Lenormant (de l'Institut) était allé à Rome pour faire bénir son fils par le St. Père. Pie IX le questionne au long sur la France et l'Emp :

"Que pensez-vous de la foi de Louis-N.?"

« Très St. Père, il est difficile à un catholique de juger de la foi d'un autre catholique. »

« Mais ce nonobstant je désirerais savoir votre opinion. »

M. Lenormant assez embarrassé de la persistance de Sa Sainteté, s'en tira finalement en disant qu'elle pouvait elle même juger des sentiments religieux d'un Souverain qui porte à son cou dans un même médaillon une relique de la Ste. Vierge et une amulette ayant appartenu à Mahomet, laquelle lui a été donnée par le Sultan avant la guerre de Crimée.

« Quelle superstition! » s'est écrié le Pape. Puis on parla d'autre chose et M. Lenormant fut congédié. Le Saint Père l'accompagna jusqu'à la porte qu'il referma. Tout à coup il l'ouvre de nouveau et dit à M. Lenormant « Je crois décidément que cet homme est la mauvaise bête de l'apocalypse. »

[Harvard University Archives, Pusey Library. Extrait de la thèse doctorale, p. 406-07, de Howard E. Hugo, futur traducteur et éditeur des lettres de Liszt à la Princesse Marie (LMW). Texte conforme à la lettre autographe de Liszt, Harvard University, Houghton Library, A.M. 16, carton 2.]

C'était au moment de la campagne d'Italie de 1859 par les troupes franco-sardes contre l'Autriche. Suivant son interprétation des droits du nationalisme prônés par son oncle, Napoléon III voulut libérer les états italiens du joug autrichien. Après sa victoire, il donna par traité la Lombardie au roi du Piémont, Victor Emmanuel II. L'attitude de la France envers Pie IX et vice versa, dont l'armée défendait les états romains, depuis 1849, contre Garibaldi et plus récemment contre ce même roi sarde qui visait à régner sur une Italie unie, allait intéresser l'Autriche. Cela se fit avec l'aide de camp de l'Empereur Franz Joseph et le futur mari de la princesse Marie de sayn-Wittgenstein, le prince Constantin von Hohenlohe, qui était venu lui faire ses hommages à Munich. Le fait que le citoyen de l'Autriche Franz Liszt leur apprenne ces détails n'allait pas nuire à ses relations avec son gouvernement à un moment critique des négociations de l'affaire du mariage de la princesse Carolyne.

LISZT DIPLOMATE. POLITIQUE D'UN MARIAGE MANQUE

Le 15 octobre 1859 la princesse Marie épousa le prince et partit pour Vienne. Un quasi-silence régna entre Agnès et Liszt. Depuis l'interception de deux des lettres d'Agnès adressées à Liszt en juillet 1858, Liszt lui écrivait seulement lorsqu'il était en voyage - elle lui donnait de ses nouvelles par leur ami mutuel à Weimar, Eduard Lassen (compositeur belge et directeur de la musique au Théâtre)². En juin 1859, un des anciens tenanciers de Carolyne en Ukraine, l'avocat Wladislaw Okraszewsky, arriva à Weimar pour offrir ses services dans l'affaire de l'annulation du mariage. Il crut pouvoir l'obtenir auprès du nouveau Métropolitain, Wenceslas Zyliniski, et demanda 70 000 roubles d'argent comme prix de son succès. Ce fut la princesse Marie qui, peu avant ce mariage, ayant hérité de la fortune de sa mère mise

¹ Harvard University Archives, Pusey Library. Extrait de la thèse doctorale, p. 406-07, de Howard E. Hugo, futur traducteur et éditeur des lettres de Liszt à la Princesse Marie. Texte conforme à la lettre autographe de Liszt, Harvard University, Houghton Library, A. M. 16, carton 2.

² D-DS, 16 juillet 1858; LB, vol. III, p. 112, Salzburg, 8 octobre 1858.

sous séquestre se fit la garante de cette somme¹. Il paraît qu'une sorte de pacte se serait passé entre les Wittgenstein, Carolyne y compris, et les Hohenlohe, pour faciliter son mariage avec Liszt. Okraszewski revint au printemps 1860, après avoir obtenu à Rome, le 8 août 1859, l'approbation du Pape pour la réouverture de l'affaire du mariage Wittgenstein et le 24 février 1860 le décret de l'annulation russe. Le 17 mai 1860, Carolyne l'accompagna à Rome pour faire lever le refus de l'évêque de son diocèse de Fulda d'accepter le document russe². Le 28 mai, Liszt écrivit à Agnès en lui annonçant cette annulation³. Leur correspondance reprit de plus belle, et celle entre Liszt et Carolyne aussi. Ce qui leur avait semblé l'affaire de quelques semaines se révéla hérissé de complications et même de trahison de la part de l'aumônier du Pape, Gustave von Hohenlohe, frère de Constantin. En août 1860, Carolyne aperçut enfin le travail sournois de ce-dernier contre elle⁴. Elle se tourna vers le cardinal Giacomo Antonelli, ministre des Affaires étrangères du Vatican depuis 1848. En octobre, Liszt essaya de négocier sans grand succès à Vienne avec Gustave Hohenlohe et le nonce, le cardinal de Luca, qui en appelaient du jugement en faveur de Carolyne par le Conseil des Cardinaux du 22 septembre⁵. C'est le 17 septembre que Liszt écrivit à la princesse : « Vous me demandez des anecdotes politiques... » .Le 20, il lui écrivit : « Voici quelques anecdotes politiques que j'ai ramassées à votre intention ». Le 25 septembre, en remerciant Agnès, il commentait celles-ci au sujet de Napoléon III et du général Gallifet, en ajoutant : « Si [...] vous voulez bien avoir la gracieuseté de continuer de me raconter quelques-unes de ces histoires 'que vous racontez si admirablement' vous me ferez un très grand plaisir »⁶. Encouragée ainsi par Liszt, elle s'exécuta de suite et, jusqu'en 1869, lui fournit régulièrement des rapports de son père. Voici deux exemples de textes parallèles :

No. 9. Annexe au Rapport No. 12 du 15 Oct. 1860 [main de Hügel].

Menées de Kossuth à Turin et à Paris et son entrevue secrète avec l'Empereur Napoléon. Versailles, ce 10 octobre 1860.

D'après Mr. Kossuth, avant de rien entreprendre en Hongrie, il faudrait commencer par s'approvisionner de fusils. MM. Cavour et Garibaldi espéraient en trouver un nombre considérable dans les arsenaux de Naples, mais ils se sont trompés, car ces arsenaux étaient à peu près vides. Alors on a imaginé un autre expédient, consistant à accorder la concession d'un réseau de chemin de fer à établir dans le Royaume de Naples entre les deux mers à une grande Compagnie financière. Cette compagnie se constituerait au Capital de cent-soixante millions de francs, et le Gouvernement central Italien garantirait un intérêt de Cinq pour Cent. Les concessionnaires mettraient à la disposition de Kossuth la somme de trois millions de francs dont celui-ci se servirait pour fournir les armes nécessaires à l'insurrection Hongroise!

[Texte de la main de Georg von Klindworth. Autriche. Vienne, Haus-Hof- und Staatsarchiv, Belgien Berichte. Korrespondenz Klindworth, 1859-69 Carton 21.]

Selon Kossuth, il faudrait avant de rien entreprendre en Hongrie, s'approvisionner de fusils. On espérait en trouver un nombre considérable dans les arsenaux de Naples, mais ils étaient à peu près vides. Il a donc fallu imaginer un autre expédient, consistant dans la concession d'un réseau de chemin de fer à établir dans le royaume de Naples, entre les deux mers, par une grande compagnie financière. Cette compagnie se constituerait au capital de 160 millions de francs et le futur gouvernement central italien garantirait un intérêt de 5 pour cent. Les concessionnaires mettraient à la disposition de Kossuth la somme de 3 millions de francs, qui serait employé en achat d'armes pour l'insurrection de Hongrie. Il y a environ 3 semaines Koss. est venu à Paris pour traiter...

[Lettre autographe de Liszt à la Princesse Carolyne à Rome, le 27 octobre 1860'.]

¹ HFL, p. 180.

² WLCV, p. xii-xiii.

³ Budapest. Országos Széchényi Konyvtar. Lettre du 28 mai 1860, Ep. Mus. 798; abrégée dans LB, vol. III, p. 122-123.

⁴ WLCV, p. 13.

⁵ D-DS, 8 novembre 1860.

⁶ LB, vol. V, p. 64; vol. V, p. 67-6 et vol. III, p. 132-133.

⁷ GSA 59/81, 1; LB, vol. V, p. 84.

Liszt remercia Agnès du rapport ci-dessus : « En particulier les nouvelles du genre de celles de la compagnie anglaise du chemin de fer à Naples (avec la prime de fusils pour Kossuth) m'intéressent vivement¹ .

Annexe A du rapport no. 18 du 7 Nov [main de Hügel.]

Varsovie et les nouvelles dispositions et démarches de l'Empereur des Français dans la Question Italienne. Bruxelles, 2 Novembre 1860.

Dans ses épanchements intimes Louis-Napoléon établit même, là-dessus, une curieuse comparaison. « Quand le Roi de Naples », dit l'Empereur, « m'a consulté sur la conduite qu'il devait tenir, je Lui ai répondu : « Défendez-vous à Naples; défendez-vous à outrance; n'en sortez qu'après une résistance désespérée. Il est probable que vous n'en sortirez pas, que vous vaincrez vos ennemis! » Le Roi de Naples ne m'a pas cru.. Il a perdu Naples, et Le voilà réduit à se défendre à Gaëte. Cependant il eut mieux fait de se défendre à Naples. Je compare la situation de l'Empereur d'Autriche à celle du Roi de Naples. L'Empereur François-Joseph gardant la défensive et attendant une guerre qu'on Lui déclarera infailliblement au mois de mars : c'est le Roi de Naples se défendant à Gaëte. »

[texte de la main de Georg von Klindworth. Autriche. Vienne, Haus-Hof- und Staatsarchiv, Belgien Berichte. Korrespondenz Klindworth, 1859-69 Carton 21.]

« Quand le roi de Naples m'a consulté sur la conduite qu'il devait tenir, je lui ai répondu défendez-vous, défendez-vous à Naples à outrance Si vous n'en sortez qu'après une résistance désespérée, il est probable que vous ne serez pas obligé d'en sortir. Le roi ne m'a pas cru, il a perdu Nap. et le voilà réduit à se défendre à Gaete. L'Autriche est dans une situation semblable. Si elle prend l'initiative de la guerre dès aujourd'hui, c'est le Roi de Naples se défendant à Naples Si elle garde la défensive et attend une guerre qu'on lui déclarera au mois de mars, c'est le roi de Naples se défendant à Gaete »

[Lettre autographe de Liszt à la Princesse Carolyne à Rome²]

Un commentaire sur le contenu politique des deux extraits n'est guère nécessaire ici. La quasi-conformité des textes de Georges Klindworth et de Franz Liszt saute aux yeux. Les copies d'Agnès manquent. Il se peut que les légères variantes de Liszt soient celles d'Agnès.

Le dernier exemple ci-dessous est un rapport belge d'une autre sorte. En 25 août 1860, Napoléon III nomma Liszt officier de la Légion d'Honneur. Le 5 décembre Liszt écrivit à Carolyne qui attendait le 22 décembre la deuxième décision de la Congrégation des Cardinaux :

« Il m'a semblé qu'il ne serait pas superflu que j'aie passé une huitaine de jours à Paris après avoir revu OK[raszewski] à Weymar. Il s'entend de soi que je tâcherai de présenter mes remerciements directement pour cela il me faudra peut être attendre quelques jours. Ce sera malheureusement un retard - mais je ne sais pourquoi j'imagine que ce ne serait pas du temps perdu - mais plutôt employé d'une façon opportune » .

La princesse approuva tant son idée qu'elle lui répondit par télégramme. Mais avant de partir, Liszt comptait attendre des nouvelles décisives de Rome⁴ .

La grave maladie de sa fille Cosima, des partitions à préparer pour l'édition, et quelque chose de mystérieux qui entrava les affaires de la princesse malgré la décision en sa faveur annoncée le 8 janvier, retinrent Liszt à Weimar. Le 30 avril 1861 enfin il partit, en s'arrêtant à Bruxelles pour voir Agnès.

Puis à Paris il raconta « un été de Saint-Martin de popularité », secondé par la princesse Pauline von Metternich, dont le mari le prince Richard, ambassadeur d'Autriche, arrangea la première de ses deux invitations aux Tuileries : le 22 mai à dîner, le 26 mai à une soirée. Le 31 mai, malgré le règlement qui

¹ LB, vol. III, p. 137, 16 novembre.

² GSA 59/81. 1, 8 novembre 1860; LB, vol. V, p. 89.

³ GSA 59/81, 1; LB, vol. V, p. 102, texte modifié par La Mara.

⁴ LB, vol. V, p. 18 décembre 1860.

demandait un délai de deux ans entre promotions, on nomma Liszt Commandeur de la Légion d'Honneur. Le 8 juin il expédia cette petite note inédite à Agnès à Bruxelles :

« Je pars ce soir par le train de 11 heures, et arriverai vers Midi à l'hôtel Bellevue. Ne voudriez-vous pas inviter Wirths [Wiertz] et Fétis pour la soirée? B. à v. FL »¹.

Le 17 juin, le baron Hügel lui-même fit à son ministre à Vienne le seul rapport sur Liszt qui existe dans les dossiers belges. Egon Corti le publia en partie en allemand en 1923, ensuite en anglais en 1925, puis en français. Cette dernière édition traduit l'allemand et ne correspond donc pas aux paroles exactes de Liszt².

No. 67D Bruxelles, 17 Juin 1861

[Praesidium 26 Juni 1861. main inconnue]

A Son Excellence le Comte Rechberg, Vienne

Monsieur le Comte,

M. Liszt ayant passé par Bruxelles pour retourner de Paris à Weimar a raconté confidentiellement de la manière suivante les parties les plus saillantes des conversations qu'il a eu avec l'Empereur Louis Napoléon. S'étant rendu à Paris pour remercier l'Empereur de la décoration de Commandeur de la Légion d'Honneur, l'Empereur lui a dit qu'il a fait pour lui une exception en lui donnant ce grade dans la légion d'Honneur, Rossini et lui étant les seuls compositeurs qu'il avait nommés commandeurs. Après quelques mots de regret, de ne pas le voir se fixer à Paris, l'Empereur le congédia : mais à une autre occasion Il lui demanda : quel est le sentiment que les Princes d'Allemagne ont pour moi? M. Liszt répondit : « Ils sont hostiles envers Votre Majesté », « et les peuples? » demanda l'Empereur. Liszt : « Encore d'avantage [sic] ». « Pourquoi, s'écria Louis Napoléon, le peuple allemand me soit hostile, je ne le comprends pas : c'est de l'ingratitude : il doit cependant voir ce que j'ai fait pour le peuple Italien, et je ferai autant pour le peuple Allemand, il peut y compter : mais pourquoi m'est-il hostile? » Liszt : « Votre Majesté veut que je le Lui dise franchement? Eh bien c'est parce qu'il est persuadé que pour Votre aide Vous lui prendrez la frontière du Rhin. »

L'Empereur ne répondit rien. Un autre jour M. Liszt fut mandé près de l'Empereur qui se mit au piano et joua quelques très jolis motifs, qu'il disait être de sa composition, mais que M. Liszt croit être de la reine Hortense : puis il demanda : « Vous allez beaucoup chez le prince Metternich, est-ce qu'il a un véritable talent musical? » Liszt : « Il en a indubitablement! » L'Empereur : « Venez vous fixer à Paris, je me charge de Vous y établir convenablement et de Vous faire un sort. Pourquoi Vous entêtez-vous de rester à Weimar » Liszt : « J'y suis bien Votre Majesté, le Grand Duc me traite avec beaucoup de bonté, j'en ai reçu ce matin même une lettre toute gracieuse, et je suis content de l'existence que je mène à Weimar » L'Empereur : « Mais tous ces petits Princes d'Allemagne tout cela décampera bientôt. » Liszt : « Alors j'aviserai. »

L'Empereur se mit à rire puis devenu tout d'un coup sérieux Il dit : « M. Liszt je suis fatigué : je me sens avoir cent ans : ce travail incessant me tue. Quand on a fini avec les peuples, il faut commencer avec les Princes, et quand on a fini avec eux, il faut de nouveau commencer avec les peuples. »

Invité à dîner à la cour la Princesse Metternich placée à coté de l'Empereur se trouvait non loin de Liszt et en parlant de Lui à l'Empereur elle dit expressément assez haut pour qu'il l'entendit : « M. Liszt est notre ami, il a toujours beaucoup protégé ma famille ». L'Empereur en rit aussi bien que Liszt, mais la Princesse à cette occasion se rappela probablement que la Princesse Mélanie disait de M. Liszt, qu'elle n'aima pas : qu'il avait toujours l'air de la protéger avec toute sa famille...

Ch. Hügel

[Texte de la main de Hügel. Autriche. Vienne, Haus-Hof- und Staatsarchiv, Belgien Berichte. Korrespondenz Klindworth, 1859-69, Carton 22.]

Il semble que Liszt a manœuvré pour faire bonne sinon quasi menaçante impression en Autriche, dont tous les adversaires de son mariage furent comme lui des citoyens sans être pourtant comme lui de nationalité hongroise. Agnès, invita-t-elle Hügel à la soirée du 8 juin? Est-ce que Liszt rendit visite au baron? S'il s'était agi d'un rapport des Klindworth qu'Hügel avait fait suivre comme d'habitude, il aurait été de leur main. On y remarque l'habileté de Liszt qui y afficha sa faveur auprès de l'empereur des Français, la plus grande puissance de l'Europe à l'époque, puissance qui protégeait le pape et son territoire romain; son intention de rester loyal au Grand Duc de Weimar aux alliances si importantes, de la faveur duquel il jouissait, et même son intention de rester à Weimar. Plus inquiétant pour l'Autriche le musicien

¹ D-DS.

² CORTI, DR. EGON, *Leopold I of Belgium : Secret Pages of European History*. Trans. Joseph McCabe. London : T. Fisher Unwin, 1925, p. 275-277 & n. 1.

signala l'attitude de Napoléon III envers l'unification de l'Allemagne - sous la Prusse évidemment - donc encore une défaite pour l'Autriche.

Liszt s'était-il montré avec un tel éclat à Paris dans un effort désespéré pour contrer les menées des Hohenlohe? Le 15 juin, sans comprendre les propos et gestes de Liszt, Wagner s'en plaignit à Mathilde von Wesendonck : « [Liszt...n'a fait que voltiger entre princes, comtesses, ministres, et l'empereur. Et...avec un enthousiasme incroyable. Il avait essayé de me faire comprendre que c'était pour réaliser quelque chose.] Personne ne sait mieux que lui ce qu'il y a à attendre là-bas. Je l'apprécie donc avec plus de justice quand j'admets que, le vrai lui étant toujours interdit, il aime à goûter de temps en temps l'ivresse des apparences, [et l'avoue quand le vin commence à l'influencer. Puis il m'accable de bénédictions et se dit perdu, absolument perdu. Qu'y comprendre? Dieu le sait] »¹.

Le 12 juin 1861, de retour à Weimar, Liszt raconta à Carolyne : « ...je crois que ce voyage ne tourne pas à notre désavantage et aura au contraire une bonne influence sur ce qui suivra. Grâce à la très flatteuse et personnelle bienveillance de l'Empereur, je suis mieux posé qu'auparavant, non seulement à Paris mais en Europe. Il ne me sera pas trop malaisé de tirer parti de ce qui m'est accordé. Un plus long séjour à Rome reste le but de tous mes désirs, et j'espère que Paris m'a rapproché de ce but »². Le rapport de Hügel ce serait un coup diplomatique de Liszt lui-même.

APRES 1861

On a longtemps soupçonné Liszt d'avoir été l'agent secret de Napoléon III, dont il louait ouvertement et à tout moment la politique, le gouvernement personnel, la générosité envers les artistes. Après les avoir cherchées en vain aux archives de la Quai d'Orsay, Haraszi déduisit que toutes les preuves avaient dû périr dans l'incendie des Tuileries en 1871³. Klára Hamburger n'en croit rien. Toutes les deux nous avons cherché indépendamment dans les archives du Ministre des affaires étrangères, quai d'Orsay. Comme elle l'écrivit, il n'y a rien qui montre Liszt dans un rôle d'informateur de la légation de France à Weimar. Elle chercha aussi dans les Archives nationales à Paris et dans les archives de l'ambassade de France à Rome, en vain. Elle dit : « il est peu probable qu'il aurait chanté si haut les louanges d'un homme pour qui il espionnait... »⁴.

Agnès et son père furent des Orléanistes depuis leurs beaux jours à Paris des années 30 et 40. Pourtant Liszt leur resta attaché et sollicitait leurs rapports. Qu'est-ce qu'il y cherchait? Haraszi dit : « Trois grandes passions dominaient la vie intellectuelle de Franz Liszt : la musique, le catholicisme, et la politique ». C'est exact. « Il n'y avait pas de lien entre les deux derniers », continua-t-il⁵. C'est moins sûr. Klára Hamburger vise l'essentiel : « C'est la religion la clé de son être »⁶. Ce qu'Agnès, son père, Liszt, et la Princesse eurent en commun c'est la foi catholique, qui à l'époque où l'avenir de la Papauté se trouva menacé se devait d'être politique, même militant. Les Klindworth aidèrent Pie IX (avec le Belge Langrand-Dumonceau, comte papal, par exemple⁷). Liszt l'aurait-il collaboré de sa façon?

Une simple conjecture. Les rapports belges de Georges Klindworth copiés par Agnès pour Liszt, puis par Liszt pour Carolyne, ne sont-ils pas arrivés entre les mains du secrétaire d'état du Vatican, le Cardinal Antonelli? C'est dans ses archives qu'il faudrait les chercher sans doute. Carolyne qui le reçut

¹ []= NEWMAN, ERNEST, *The Life of Richard Wagner*, vol. III 1859-1866. N. Y. : Knopf, 1941. Réimprimé : Cambridge : Cambridge University Press, 1976. Vol. III, p. 141 n. 16 ; lettre abrégée dans *Richard Wagner à Mathilde Wesendonck : Journal et lettres 1853-1871*. Trad. G. Khnopff, complétée par Stanilas Mazur. Paris : Parution, 1986, p. 249.

² LB, vol. V, p. 182.

³ HFLRW, p. 394.

⁴ HAMBURGER, KLÁRA, « Liszt : musicien humanitaire », *The New Hungarian Quarterly*, XXVII, autumn 1986, p. 89. (HLM).

⁵ HFLRW, p. 388.

⁶ HLM, p. 90.

⁷ JACQUEMYS, G. , *Langrand-Dumonceau : promoteur d'une puissance financière catholique*. *** Vers l'apogée. Organisations et opérations. Bruxelles : Université libre de Bruxelles, 1960, vol. III, ch. VIII & IX.

hebdomadairement pendant dix-sept ans, n'aurait pu le récompenser de meilleure façon ni offrir un échange plus alléchant contre son aide depuis 1860.

Cette voie expliquerait aussi la trahison apparente d'Agnès et de l'Autriche et de son père par sa divulgation de ses rapports secrets à Liszt. Elle aimait le compositeur. Elle craignit vers 1860 de l'avoir perdu. Mais elle fut d'un professionnalisme et d'une intelligence hors ligne, bien rompue aux dures réalités de la vie. Si elle fournissait si régulièrement des documents secrets d'une telle délicatesse avec la complicité tacite de Liszt sur leur destination, et avec la connivence de son père. Cette explication absout Liszt aussi du soupçon d'avoir profité de l'amour qu'elle lui vouait. D'ailleurs sa franchise envers Agnès se démontre par le fait qu'il annonçait de temps à autre son intention de communiquer des passages de ses rapports, par exemple au père Theiner, conservateur des archives secrètes du Vatican¹. Il est vraisemblable qu'elle se fût servie de Liszt pour informer le Vatican, où leurs intérêts coïncidaient bien que les buts des Klindworth furent bien autrement insurrectionnels, comme on l'a vu. Liszt a dû le savoir. Et voilà pourquoi le compositeur catholique continua à demander ses rapports après l'abandon de son projet de mariage avec la Princesse. C'est que la Papauté fut toujours menacée et Carolyne, sinon Liszt, eut des vues sur la musique religieuse à Rome ainsi que sur la place que Liszt devait y tenir.

Il est compréhensible, vu la source, que Liszt ne signala jamais un autre auteur des rapports des Klindworth dans sa correspondance. Quand la correspondance générale de Liszt se fera enfin jour, il sera nécessaire de les indiquer.

Nadine Helbig, amie de Liszt à Rome depuis 1865, raconta, en 1909, la surprise de la partie du droit le dimanche au salon du premier ministre d'Italie Marco Minghetti en découvrant les connaissances remarquables de Liszt de tout ce qui concernait l'histoire et la politique. Liszt avait expliqué son savoir par son habitude de faire ses gammes en tenant toujours ouverte au piano une encyclopédie - plaisanterie prise au sérieux par quelques biographes²). Une observatrice plus fine, son étudiante américaine Amy Fay raconta que quelqu'un avait demandé à Liszt ce qu'il serait devenu s'il n'avait pas été musicien. « Le premier diplomate de l'Europe », répondit-il. « Avec ses traits machiavéliques, continua-t-elle, pas de doute que quelquefois il s'amusait à monter les uns contre les autres »³. Comme elles, et plus qu'elles, ayant trouvé les textes à comparer, je crois au Liszt politique, sinon au Liszt le premier diplomate de l'Europe. Il n'y a plus de doute grâce aux rapports belges.

Remerciements

Il m'est un plaisir de remercier tous ceux et celles qui par leur aide et générosité ont rendu possible la rédaction de cet article. Monsieur Jean Duchesne, Président de la Société Liszt de Belgique, qui m'autorise de publier cette communication faite dans le contexte des « Journées Internationales Liszt, » le 29-31 juillet à Liège. Monsieur Léon Zylbergeld, des Archives de la Ville de Bruxelles. La Maison communale de St. Josse ten Noode, Etat Civil. Monsieur Le Directeur, le Dr. Gerhard Rill et le Dr. Christiane Thomas du Haus-Hof-und Staatsarchiv, Vienne. Harvard University Archives, Cambridge, Mass. USA. Mrs Valerie Thomas, Interlending and Document Supply, Mills Memorial Library, McMaster University, Hamilton, Canada, d'avoir consulté en personne et obtenu pour ma consultation une copie de la lettre autographe de Franz Liszt à la Princesse Marie von Sayn-Wittgenstein. Monsieur le Directeur le Dr. Joachim Golz, et Madame Wissenschaftliche Mitarbeiterin Evelyn Liepsch du Stiftung Weimarer Klassik, Goethe/Schiller Archiv, Weimar. Monsieur le Directeur Oswald Bill, Musikabteilung, Hessische Landes-und Hochschulbibliothek, Darmstadt. Pour les lettres et rapports inédites des Klindworth à Disraeli, le Dr. M.G. Wiebe, Disraeli Project, Queen's University, Kingston, Ontario, Canada, avec la permission de la Bodleian Library, Oxford.

¹ LB, vol. III, p. 168, 6 décembre 1863.

² HELBIG, NADINE, « Franz Liszt in Rome », Annexe de LEDOS DE BEAUFORT, RAPHAEL, *Franz Liszt*, Boston : Oliver Ditson, 1910, p. 21.

³ FAY, AMY, *Music Study in Germany*, N. Y. : Dover, 1965, p. 233-234.